

PLUIE

Il pleut. J'entends le bruit égal des eaux;
Le feuillage, humble, et que nul vent ne berce,
Se penche, et brille en pleurant sous l'averse;
Le deuil de l'air afflige les oiseaux.

La bourbe monte, et trouble la fontaine;
Et le sentier montre à nu ses cailloux.
Le sable fume, embaume et devient roux;
L'onde, à grands flots, le sillonne et l'entraîne.

Tout l'horizon n'est qu'un blême rideau;
La vitre tinte et ruisselle de gouttes;
Sur le pavé sonore et bleu des routes,
Il saute et luit des étincelles d'eau.

Le long d'un mur, un chien morne à leur piste,
Trottent, mouillés, de grands boeufs en retard;
La terre est boue, et le ciel est brouillard,
L'homme s'ennuie: oh! que la pluie est triste!

SULLY PRUDHOMME,
de l'Académie française.

NUIT DE FIN D'HIVER

J'attendais un ami qui devait arriver tard
dans la nuit. Je me suis mis à ma fenêtre, ac-
coudé sur la barre d'appui, et j'ai regardé pas-
ser les heures.

Elles sont d'une tristesse pénétrante, unique
dans le cours de l'année.

Rappelez-vous vos promenades de février et la
recherche toujours déçue de vos yeux. Les talus
n'ont pas une fleur. Le lierre pend le long des
murs, endormi, attaché par ses ongles aux cre-
vasses de la chaux. La pluie en a détaché des
lambeaux, qui retombent du sommet, renversés,
serrant encore les débris des treillages qui les
portèrent un temps. Les dessous de bois sont
lamentables.

Tout l'automne, et même au début de l'hiver,
entre les cépées de chênes, dans les clairières ou-
vertes par la mort d'un vieil arbre, au bord des
sentiers où s'épanouiront, dans un mois, les pre-
mières stellaires, les végétations de l'été gar-
daient une apparence de vie.

Ce n'était plus la belle verdure des jours
chauds, le glacis changeant des feuilles pleines
de sève, la pâleur saine des bourgeons qui se dé-
veloppent ou des lames qui s'allongent. Mais les
touffes étaient encore debout; les junces brunis
se pressaient et ondulaient ensemble; il y avait,



L'AVARICE

(Du geste humain dans l'hypnose.)

au sommet des tiges, des graines noires mêlées
de duvet blanc, et l'on voyait des nids anciens
parmi les branches.

A présent, tout est couché, froissé, souillé. Les
chasseurs ont passé; les bestiaux ont piétiné la
terre; les dégels ont achevé de pourrir ce qui fut
l'herbe vivante et souple. Et, si vous regardez
vers les lignes de peupliers, où tremblèrent si
longtemps quelques feuilles plus tenaces, tour-
nant comme des girouettes autour de leur queue
jaune, vous ne verrez plus que des balais gris,
maigres, échevelés, avec une pie posée dessus.

Les soirs, surtout, sont mornes, et il faut plus
que de l'habitude, une indifférence totale ou la
grosse gaieté de certains pour n'en pas être ému.

* * *

De la chambre haute où j'étais, sans lumière
derrière moi, j'apercevais, de l'autre côté de la
rue, sur la gauche, la file fuyante des maisons
du faubourg, et, devant, les cases régulières,
presque toutes égales, des jardins séparés par
des murs, jardins de pauvres gens, à moitié en-
sevelis dans l'ombre, où l'on ne pouvait déjà plus

reconnaître que bien vaguement le coin planté
de choux et le coin planté d'abricotiers ou de
pêchers de plein vent. Au delà, très loin, s'é-
tendait la campagne indistincte, un large coup
d'estompe, avec quelque chose d'un peu luisant
au milieu, qui était un fleuve. De ce grand es-
pace ouvert, aucun bruit ne venait, autre que
celui des hommes qui passaient dans les che-
mins, des volets brusquement ramenés sur les
fenêtres ou du courant d'air froid, régulier, lent
et fort comme une marée, qui remplissait la val-
lée et sifflait aux angles de toutes choses.

Nuit d'hiver! Le souffle qui la traversait
n'emportait que sa propre plainte: ni appels de
coqs, ni trilles d'oiseaux qui se réveillent, ni voix
lointaines de chanteurs mis en joie par le vin
des coteaux. Je me le représentais comme un
grand filet, tenu par une main invisible, traî-
nant ses mailles pour recueillir la chanson du
monde, et ne ramenant rien dans la hauteur des
cieux, en cette saison morte.

* * *

Un des voisins d'en face, qui bêchait sans y
voir, derrière les murs alignés, avait dit pour-
tant :

—Marguerite?

Sa voix était assourdie et comme étouffée par
la brume.

—Marguerite, sais-tu si l'amandier du fond
n'est pas fleuri? On le dirait.

Quelle idée! Le bonhomme rentrait si tard de
sa journée qu'il pouvait à peine distinguer ses
planches de terre remuée d'avec ses carrés de
laitues, et son amandier poussait presque com-
plètement hors de chez lui, toutes ses branches
rejetées, soufflées comme par une bourrasque,
allongées au-dessus d'un chemin qui se trouvait,
pendant huit jours, tout blanc de fleurs au prin-
temps. Non, rien n'avait pu éclore, dans cette
lumière douteuse des matins, dans ce pâle soleil
des après-midi.

Une femme traversa la rue, chargée d'un gros
ballot de pissenlits, cueillis avec grande fatigue
dans les prés; un dernier vol de corneilles glis-
sa au-dessus de moi, silencieusement, et, sur l'é-
cran grisâtre du ciel, tandis qu'elles volaient,
j'eus le temps de voir qu'il y avait des vides dans
le noir de leurs ailes. Alors, plus rien ne re-
mua. Les lueurs veillant encore aux fenêtres
basses du faubourg s'éteignirent. La nuit se
fit complète...

Je regardai longtemps la seule chose qui ne
fût pas tout obscure, les nuages soudés en une
seule masse, rayés, d'espace en espace, de ban-



LA CATARACTE D'IGUAZZI

Notre gravure donne une vue de la grande cataracte d'Iguazzi, que vient d'atteindre la civilisation, et qui est située entre le Brésil et la République Argentine. A ce point de la frontière, la rivière Iguazzi tombe dans une gorge étroite d'où l'eau rebondit à 210 pieds plus bas. Cette chute n'épuise pas toutefois tout le courant de la rivière, dont le surplus, après avoir baigné des îlots, tombe de 100 pieds de haut en deux demi-cercles, appelés chûtes argentines, et qui rappellent beaucoup celles de Niagara. La cataracte d'Iguazzi est aujourd'hui considérée comme étant la plus belle du monde.